

La variole dans le Nord-Cameroun

Représentation de la maladie,
soins et gestion sociale de l'épidémie

Christian SEIGNOBOS *

Les derniers cas de variole dans le monde auraient été recensés en 1977 en Somalie. Après des campagnes mondiales de vaccination et de surveillance de l'Organisation mondiale de la santé, cette maladie est considérée comme éradiquée depuis 1980.

Pour les populations du Nord-Cameroun qui eurent à subir ses effets encore dans les années de l'indépendance (cas ultimes en pays mafa en 1969), la variole fut un fléau dont les ravages dépassaient ceux de toute autre épidémie. Ouvrant une sorte de parenthèse dans le temps, elle occupait une place à part. Les institutions, le jeu social, les activités économiques, la reproduction même des groupes étaient suspendus.

Les appellations de la variole expriment tout l'effroi qu'elle inspire. En fulfulde, elle porte plusieurs noms : *ndagga*, *ataamu*, *gasnⁿdang*, mais on dit plutôt *kuiⁿga* (de *kuije* = chose + augmentatif), *la grande chose*, voire *kuiⁿga kuulninga* = *la grande épouvante*. On retrouve cette désignation dans de nombreuses langues : *ngod madadan* = *chose grande*, en giziga Bi Marva, *skwi biya* = *chose grande*, en mafa (mais aussi *gidibir*), *vat nolda* = *la grande fin*, en masa. Chez les Mofu et apparentés (Gemzek, Mboku...), on parle de *wow ma erlam* = *le feu de Dieu* à Duvangar, ou encore *la langue du feu de Dieu* à Durum, de *awaw nga bedam* = *le feu de la grotte* chez les Mofu Gudur, de *mo gara* = *la grande maladie*, chez les Meker¹.

Les propos concernant la variole ne peuvent être qu'allusifs, de la même façon que l'on ne parle pas d'un accouchement, car dans les deux cas

* Géographe, Orstom, 15, rue Émile Ripert, 13460 Saintes-Maries-de-la-Mer.

¹ *Wang kulu duwe* = *grand chef duwe* en tupuri, *baru* en kanuri et mandara, *damara* en wula et kapsiki...

on se trouve avoisiner la mort. On évite donc de prononcer le nom de la variole. Les Mofu parlent de *bla hayakiyena* (= *le mauvais monde*), les Mafa de *baba* (= *le père*) et les FulBe de *baleewa* (= *très noir*).

Pour les FulBe, la variole a deux filles : *meece* = *la rougeole* et *ngaa-diga* = *la varicelle* ; on entend encore : *toutes trois sont de même mère*. Il en est de même chez les Mandara avec *shokshokwe* et *lapia dogore* (respectivement *rougeole* et *varicelle*). *SaDawre* (en fulfulde), sous ses deux formes : *woDeere* (= *rouge*), lèpre mutilante, et *Baleere* (*noire*), lèpre sans mutilation, ou des mycoses conférant une coloration noire à la peau, est donnée comme *tante* de la variole.

Chez les montagnards mofu, la rougeole, *seseke*, est le *premier fils de la variole* et la lèpre, *son oncle*. Quant aux Giziga Bi Marva, *soksoke*, la rougeole, est pour eux *le petit frère de la variole*.

Dans la pratique, cela se traduit par des soins et des comportements sociaux face à la maladie assez voisins. Pour la rougeole, on utilise des remèdes communs avec la variole et parfois même la varicelle... On peut appliquer également la mise en quarantaine pour la rougeole. On enterre les victimes sans pleurs et sans rendre condoléances. Certains vont jusqu'à dire que *si tu as eu la rougeole, la variole t'épargnera...*

Les traditions orales ont retenu sept à huit grandes épidémies ou séries d'épidémies dans la région :

- 1866-1867 : elle aurait massivement fait des victimes et ce fut une référence pour certains poèmes des *mboo'en*².
- vers 1890 : il semble qu'il s'agisse plus de bouffées épidémiques.
- 1904-1906 : souvent confondue avec l'arrivée des Allemands dans le pays.
- 1914-1915 : au moment de la Première Guerre mondiale, la variole sévissait à Maroua à l'arrivée des troupes franco-britanniques.
- 1929-1933 : ce fut une série d'épidémies avec des foyers très dispersés. Elles se déroulèrent en même temps que de grandes invasions acridiennes.
- 1943-1944 : l'épidémie se déclara sept mois après le début du règne de Lamido Muhammadu Dayru (dit Lamido Yaya) à Maroua.
- 1951-1952 : la variole fut surtout violente dans les monts Mandara.
- 1961-1962 : elle toucha l'ensemble de la région, ce fut la dernière épidémie d'envergure.

² Les *mboo'en* sont des poètes chanteurs fulBe. M. ELDRIDGE (1988 : 127) signale qu'ArDo Kim, chef de Gazawa, est mort de variole en 1866.

On retrouve là les grandes vagues épidémiques qui frappèrent la région du lac Tchad à la Bénoué, en particulier celles de 1904-1906 et de 1914-1915. À travers les témoignages des *Archives Coloniales* (BEAUVILAIN, 1989, t. I : 163-167), on s'aperçoit qu'il existe des rythmes d'épidémies de variole légèrement inférieurs à dix ans... « temps probablement nécessaire pour que l'immunité se dilue dans une population par l'arrivée de nouveau-nés et l'atténuation de l'alerte immunologique cellulaire et humorale » (FASQUELLE et FASQUELLE, 1971).

À la fin des années trente, la généralisation de la vaccination et les progrès dans le conditionnement et la conservation des vaccins font que les épidémies prennent moins d'ampleur. Toutefois, une région va rester à l'écart : les monts Mandara. Le compartimentage du relief, l'enclavement, la situation frontalière, la sous-éducation des populations et une mauvaise approche médicale liée à un sous-encadrement (GEORGY, 1992 : 126) feront des monts Mandara une zone d'endémicité de la variole. Ils enregistreront de constantes poussées épidémiques, parfois aussi localisées que meurtrières, jusque vers les années soixante.

LA PERCEPTION DES SYMPTÔMES

Les Mafa disent que la variole peut apparaître dès la floraison des niébés, mais surtout à la fin de la saison des pluies. Lorsque son intrusion est plus tardive, dans la seconde partie de la saison sèche, l'épidémie sera moins forte et surtout moins longue. Pour une majorité d'informateurs, *la variole ne se présente pas pendant la saison des pluies car elle craint l'humidité*, ou encore, *elle ne dure jamais plus de quatre mois et s'efface avec l'arrivée des pluies*. Pourtant la variole peut aussi tomber au début de la saison des pluies, et dans un rapport du premier semestre 1931 de la circonscription de Mokoïo (ANY/APA II 876/A), on peut lire : « En juin, comme chaque année, la variole a touché les Kirdis qui commencent seulement à se laisser vacciner. »

Si les symptômes sont parfaitement identifiés, le début de l'épidémie peut néanmoins engendrer quelques doutes. Chez les Mofu, si quelqu'un présentait une forte fièvre associée à de violents maux de tête, on interdisait les visites par crainte d'être en présence d'une variole. Lorsque des boutons apparaissaient sur le haut du nez et le front, alors on était sûr du diagnostic. Les différentes phases de la maladie sont bien décrites. D'abord, la tête tourne, la fièvre monte, le malade éprouve de vives douleurs rachidiennes, des vomissements peuvent surgir et parfois des évanouissements. Il est comme assommé et cesse de s'alimenter pendant plusieurs jours. Puis l'exanthème fait son apparition sur le visage, avant de passer sur les membres. On surveille attentivement

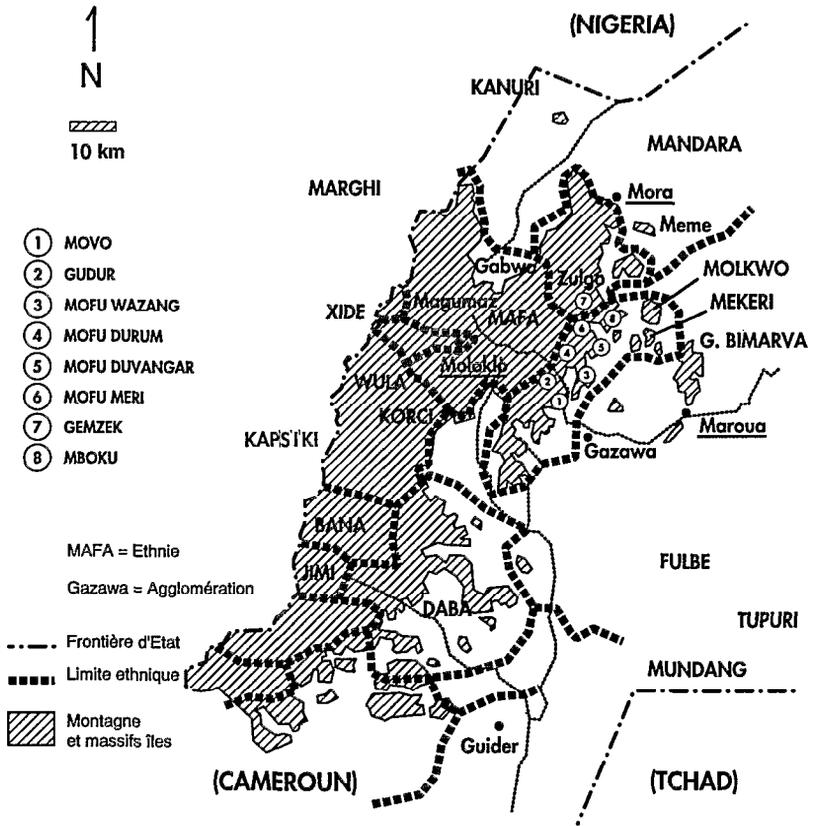


FIG. 1. — Carte des ethnies citées.

le développement de boutons sur le crâne car, dans ce cas, le patient peut devenir fou et les risques de décès sont accrus. Si les petits « boutons » sont répandus sur l'ensemble du corps, on nomme cette variole *marta* (= *éleusine* en mofu) ; cette forme est très dangereuse. Si, en revanche, les boutons sont gros et espacés, on les appelle *sek* (= *un seul pied*) pour signifier que *la variole n'a mis qu'un seul pied sur le malade et qu'il ne sera pas piétiné jusqu'à mourir*. Les Mafa parlent d'une forme de variole faible, appelée *gwaz gidibir* (= *l'épouse de la variole*). Les FulBe différencient également *piYal* (de *fiigo* = *assommer*) *ndagga*, la variole qui « estourbit », et *Yontere ndagga* (= *la fièvre de la variole*), la variole douce.

L'éruption des vésicules (*fuufre heccere*) précède les pustules (*fuufre worDunde*) qui forment une suite d'auréoles inflammatoires ombiliquées. Les plus gros « boutons », qui peuvent étouffer le malade, sont particulièrement redoutés et sont appelés *daadaare* (= la mère des boutons). C'est souvent la phase des vésicules qui est désignée comme *daadaare*. La phase finale est dite *bolto* (toujours en fulfulde) de *boltaago* = s'enlever, car à la chute des croûtes, la peau se renouvelle.

Chaque groupe a sa propre façon de déterminer les différentes étapes de la maladie.

Les Mofu, par exemple, parlent de *wow ma erlam* = le feu de Dieu, pour l'éruption de l'exanthème ; de *dadlay ma wow* = braise du feu, pour un relâchement de la fièvre ; de *mararem ma wow* = la braise que l'on tient en réserve sous la cendre pour ranimer le feu, pour la reprise des maux de tête et de la fièvre avec l'arrivée des pustules ; de *gengess ma wow* = la fumée du feu, pour la période où s'amorcent la dessiccation et la formation des croûtes.

La propagation très rapide de la variole et le fait que le malade soit contagieux dès avant l'éruption cutanée et jusqu'à la chute des croûtes favorisa l'idée chez les populations que la transmission d'homme à homme passait aussi par d'autres voies que celles du contact direct ou par l'intermédiaire d'objets, de vêtements...

LES THÉRAPIES

Les traitements : diversité et constantes

La prévention

Lorsque la variole est déclarée et que sur les premiers malades apparaissent les pustules, on prélève du pus pour l'inoculer sur des personnes saines. Cette pratique est signalée par le Major Denham, qui séjourna à Kuka au moment d'une épidémie : les Kanuri « n'ignorent pas la pratique de l'inoculation ; elle a lieu à peu près de la même manière que chez nous, en piquant avec la pointe d'un poignard trempé dans le pus » (DENHAM *et al.*, 1826, t. II : 85).

BARTH (1960, t. II : 182) mentionne que l'ethnie marghi (population vivant sur le flanc occidental des monts Mandara « pratique l'inoculation de la petite vérole, fait qui constitue l'exception dans le Bornou et les contrées avoisinantes ». Cette proto-vaccination était en effet pratiquée par certains groupes et pas chez leurs voisins. Les Musey, par exemple, la connaissaient, alors que les Tupuri et les Gisey semblaient l'ignorer. Chez les groupes musulmans - Kanuri, Mandara et FulBe -

cette vaccination avant la lettre était courante. Toutefois, elle ne fut jamais systématique, à quelque niveau que ce soit, pas même au sein d'un village. La vaccination (*Be ndaaBni*, de *raaBgo* = *transmettre* en fulfulde) s'effectuait plutôt dans le cadre d'une même parenté.

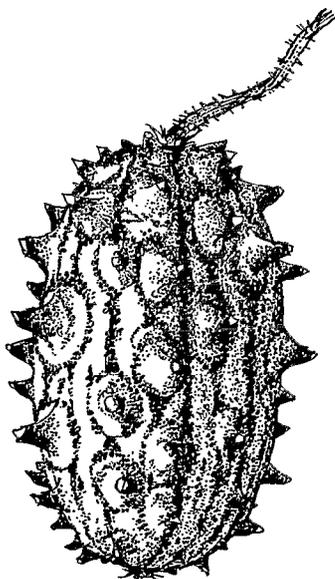


FIG. 2. — *Cucumis metuliferus*, cucurbitacée sauvage, symbole de la variole.

Les Mandara faisaient une incision au rasoir au-dessus du poignet et introduisaient le pus avec une épine d'*Acacia campylacantha*. Les FulBe pratiquaient de même avec une tige de graminée. Certains, comme à Gazawa, piquaient plutôt l'épaule, *lieu où se manifeste la puissance du corps*, avec une épine de *Balanites aegyptiaca* chargée de pus. On utilisait aussi l'épine de jujubier sur l'avant-bras.

L'individu « vacciné » présentait toutes les formes d'une variole atténuée qui ne le mènerait pas à la mort. L'exanthème était parfois à peine visible, seules les fortes céphalées accompagnées de fièvre étaient attestées. Il se retrouvait sur pied avant celui à qui on avait prélevé le pus.

On peut également placer des leurres destinés à égarer la variole. Chez les Mofu, les Mafa, les Wula..., une petite cucurbitacée sauvage à piquants (*akitipesl* en mofu et *vi kuzok* = *courge du margouillat*, chez les Mafa), *Cucumis metuliferus* (fig. 2), est suspendue à la porte de la concession. Elle représente la variole qui, pensant être déjà à l'œuvre, évite cette maison.

Les Mofu Durum et les Gudur percent des graines de souchet sauvage et un morceau de calebasse à pustules (*makijasl*) que l'on suspend au cou des enfants.

Les Mandara et les FulBe peuvent aussi prendre un éclat de cette même calebasse, sur lequel on écrit un début de sourate, et le placer au cou des enfants. Les FulBe commentent ainsi cette pratique : *La variole fut prédite par le prophète, à la fin de la prière de mangariba (= fin de l'après-midi), il avertit ses disciples en ces termes : « une épidémie va s'abattre sur les hommes, cette maladie marche, court, écoute aux portes et frappe sans pitié. La population sera égarée et livrée à elle-même, chacun cherchera à se sauver ». Lorsque ndagga arriva, seuls ceux qui s'abritèrent derrière le prophète furent épargnés. Ceux qui choisirent de fuir furent décimés. Certains se cachèrent sous des layi³, ils furent atteints, mais en réchappèrent, car ndagga au lieu de les exterminer s'acharna sur les layi qui avaient prétendu les couvrir, aussi toute leur production devint ces calebasses couvertes de pustules (tummuDe fuuteere). C'est la raison pour laquelle on suspend des fragments de ces calebasses au cou des enfants.*

À Gudur, pour prévenir de la variole, on mettait dans le foyer, mélangés au bois, des morceaux de *wuleng*, *Euphorbia unispina*, séchés, et cela pour que la maladie n'entre pas dans la boule que l'on prépare. De la même façon, on cherchait des épiphytes rares, celui justement de *wuleng* et celui de *Annona senegalensis*, que l'on accrochait avec un fragment de calebasse à pustules au-dessus de la porte d'entrée.

Certains groupes prirent des initiatives pour empêcher que la variole, déclarée chez les voisins, ne les atteigne. Chez les Mofu Wazang, par exemple, il existait une pierre tachetée et boursouflée (trouvée, dit-on, dans le ventre d'un varioleux). Un devin, ayant déjà eu la variole, la manipulait pour le chef dans une macération de courge (*Cucumis metuliferus*) et de farine d'*Eleusine coracana* contenue dans une poterie (*handaf*). Le chef se lavait avec une partie de cette préparation, additionnée d'eau, puis pratiquait avec le reste une aspersion rituelle sur tout le massif. Cette pierre était ensuite placée dans la boisson des malades mis en quarantaine.

Les soins

Chez les *haaBe* (= *non musulmans*), le problème de litière pour les malades couverts d'exanthèmes à des stades différents a été diversement résolu.

³ *Layi*, sing. *layol*, toute plante rampante, en l'occurrence des cucurbitacées.

Les Wula, Mofu, Mboku couchent leurs malades sur des cendres tamisées⁴. Les Mofu choisissent souvent de la cendre de *Acacia albida*. Les Mafa, Zulgo, Gemzek préfèrent mettre les malades sur du sable. Toutefois, une partie d'entre eux optent pour une litière de feuilles de *Boswellia dalzielii*, de *Lannea microcarpa*, de *Annona senegalensis* ou encore de caïlcédrat. Les Mekeru n'utilisent que les feuilles de *Haematostaphis barteri* qui, par ailleurs, servent à panser les blessures. On fait surtout reposer les malades sur ces litières afin de *refroidir le corps* lors des accès de fièvre et ce pendant deux ou trois jours. On allonge plus rarement les malades sur des nattes. À Durum, elles sont tressées par les forgerons avec *Sporobolus pyramidalis*, graminée pérenne qui sert à marquer les limites.

Les pustules sont vidées et nettoyées par d'anciens varioleux qui assistent le malade. L'épine choisie pour l'opération varie selon les massifs ou les groupes ethniques. Les Mofu, les Giziga Bi Marva ont recours à celle de *Acacia campylacantha*, les Mafa, de même que les Masa Bugudum⁵, préfèrent celle de *Ziziphus mauritiana*. Les Tupuri percent avec une graminée forte... Toutefois, certains groupes (Mofu Gudur) se gardent de percer les pustules.

Vient ensuite — mais ce n'est pas systématique — l'onction du malade. Certaines ethnies prennent des décoctions et proscrivent l'huile, d'autres font l'inverse. Les Mofu choisissent l'huile d'oseille de Guinée, plus rarement celle de caïlcédrat, alors que les Mafa recommandent exclusivement cette dernière. Ces huiles sont parfois préparées pour la circonstance par des lépreux ou des rescapés d'épidémies de variole antérieures. Le malade ne touche pas à l'eau jusqu'à la phase finale, à la chute des croûtes. Il prend alors un bain lustral, fait de décoction de feuilles de tamarinier et de feuilles de cucurbitacées. Chez les Mofu Gudur, on enduit le corps du malade de drèches de bière et on l'oingt ensuite d'huile de caïlcédrat.

Les soins chez les montagnards sont limités : pas de fumigation, pas de traitement des yeux. C'est à peine si l'on dégage les voies nasales avec des moelles de sorgho. On ne fait pas rouler le malade sur une litière préparée pour faire mûrir les pustules. Parmi les montagnards, ce sont les Mafa qui présentent les soins les plus frustes. Après avoir enlevé les pustules on ne lave pas, on n'oingt pas le malade. On place souvent des emplâtres de déjections de vache fraîches et non tombées à terre. Enfin, on lave les croûtes simplement à l'eau.

⁴ Des clans mofu (Movo, Marvay) qui, lors des funérailles, utilisent les cendres répandues le long du chemin emprunté par le cadavre jusqu'à la tombe, étendent leurs malades sur une terre fine prélevée sur les chemins.

⁵ Ce qui a trait aux Masa Bugudum nous a été communiqué par J. M. Mignot, ethnographe CNRS-MRT.

En plaine, les Masa Bugudum boivent une décoction de loranthacée de *Ziziphus mauritiana* et se lavent avec, puis, lorsque le malade semble aller mieux, ils recommandent une loranthacée de *Piliostigma thonningii*. Les Tupuri de Tulum, après avoir placé des emplâtres de farine d'écorce de *Ficus* destinés à faire mûrir les pustules, ponctionnent le pus avec une décoction d'écorce de *Gardenia erusbescens*. Des médications particulières peuvent être retenues, comme celle qui, chez les Giziga Bi Marva, consiste à prélever la propre urine du malade et à la verser dans sa bouillie car, sans cette précaution, il ne pourrait plus engendrer.

Chez les musulmans, en règle générale, on ne lave pas le malade jusqu'à l'arrivée des pustules purulentes, tout au plus humecte-t-on la peau ou plus exactement on pulvérise de l'eau avec la bouche afin d'atténuer les douleurs ou les démangeaisons. Dans de nombreux cas, on enfume le malade avec des feux de bois de tamarinier ou bien on met sur le feu des écorces de tamarinier écrasées et des mélanges de feuilles auxquels on ajoute parfois des excréments séchés de personnes ayant réchappé de la variole. Certains préconisent même de préparer les aliments uniquement avec du bois de tamarinier.

Chez les FulBe de Maroua, après avoir crevé les pustules, on nettoie le pus avec des tampons de feuilles de *Celtis integrifolia* écrasées. On peut ensuite faire rouler le malade sur du sable fin que l'on a mis à chauffer avant de l'étendre sur une natte. Les plaies se remplissant de sable tiède sécheraient plus rapidement. Toutefois cette intervention avec du sable chaud est surtout utilisée pour faire mûrir les pustules, les préparer ainsi au percement ou les faire s'ouvrir d'elles-mêmes. À la chute des croûtes, le malade est lavé dans une position bien particulière. Il est placé à genoux dans une excavation creusée dans la terre de deux coudées de longueur sur une de largeur. Il reste là, les mains entre les cuisses, parfaitement immobile. Pas une goutte d'eau, ni un squame ne doivent tomber hors de la petite tranchée car il y aurait récurrence. Les mains sont impérativement serrées, on ne les ouvrira que séchées et hors de la tranchée, qui sera immédiatement comblée avec du sable. Le liquide utilisé pour nettoyer la peau à la chute des croûtes peut être une décoction d'écorce de *Boswellia dalzielii* ou de *Anogeissus leiocarpus*, mais ce sont surtout les feuilles de tamarinier (*yatamo*) et celles de *Piliostigma reticulatum* (*warkeeho*) qui sont requises.

Chez les Mandara, dès l'apparition des macules, on se lavait le visage avec de l'urine de bovin et on versait du jus de tamarin (pressé à partir de gousses ayant été stockées une année) dans les yeux afin d'empêcher la venue de pustules conjonctivales. À Meme et à Makelingay, on enfumait également le malade pour aider à dégager les voies respiratoires. Les Mandara percent aussi les pustules avec une épine d'*Acacia campylacantha*. On applique des cataplasmes de feuilles de

Celtis integrifolia et, parfois, on frotte le corps avec des oignons pour accélérer la décrustation. Au moment de la chute des croûtes, on peut laver le malade avec une décoction de feuilles de *Celtis integrifolia*, mais surtout avec celle d'écorce de *sheshe* (*Bauhinia rufescens*)⁶.

Régimes alimentaires

Jadis, les malades mofu consommaient boule et bouillie exclusivement faites de *Eleusine coracana*. À défaut, on prit lors des dernières épidémies un mélange d'éléusine et de sorghos. En aucun cas, on ne devait avoir recours aux seuls sorghos des massifs. Ces derniers, qui représentent la nourriture par excellence, feraient s'aggraver la maladie car *le feu de Dieu n'aime pas les dlaraway*. Chez les Mofu Gudur, on met dans chaque boule de la farine de *mertek* (éléusine), de même que dans la bière que l'on donne, additionnée d'eau, au malade. Les Giziga Bi Marva, pour la même raison, remplacent leurs sorghos rouges par des petits mils, voire du son de petit mil.

Les sauces sont préparées à base de feuilles d'oseille de Guinée ou de fruits de *Lannea microcarpa*. Le *cukkuri* (sel de potasse liquide) aurait une action bénéfique sur les muqueuses de la gorge et éviterait les complications comme les phlegmons. Toutefois, sur certains massifs, comme chez les Mboku, le *cukkuri* est proscrit et on a recours aux jeunes feuilles de tamarinier et à celles d'oseille de Guinée, et on ne sale pas. Chez les Wula et les Kapsiki, on retrouve également comme plat de base les feuilles d'oseille de Guinée. Quant aux Giziga, ils utilisaient de plus en plus les feuilles amères d'un arbuste, *mabaya*. Le régime des varioleux masa et tupuri était aussi à base de bouillie de tamarin, de sauce de brèdes de *Hibiscus sabdariffa* et de *Cassia obtusifolia*. Chez tous les groupes cités, les feuilles peuvent être accompagnées de poisson séché. Les interdits sont partout les mêmes : pas de viande, surtout fraîche (ce qui serait mortel), pas de lait, pas d'huile, pas d'arachide ni de sésame.

Le régime alimentaire des varioleux mafa prend le contre-pied de tous les autres. Le malade doit, au contraire, consommer le sorgho du massif, associé à une gamme étendue de sauces. Les interdits sont inversés : graines d'oseille de Guinée, éléusine, poisson et viande séchés. En revanche la viande fraîche est recommandée, de même que le *cukkuri*, le natron et le sel... et aussi la bière de mil. Les feuilles d'oseille de Guinée et de tamarinier sont toutefois également prescrites.

⁶ C'est un arbre censé apporter la chance. Avant de partir en voyage, il convient d'ouvrir en deux dans le sens de la longueur une de ses branchettes, sur l'arbre lui-même.

Chez les musulmans, le sel solide et le natron sous toutes ses formes sont bannis. Le *cukkuri* est obligatoire et il est même quelquefois précisé de l'obtenir à partir de *duuli* (*Striga hermonthica*) et même à partir de fèces humaines. L'utilisation de ce *cukkuri* est prise dans le même registre de soins que celui d'une maladie « parente » de la variole : la lèpre. La lèpre était essentiellement soignée à partir de cendres d'excréments humains que l'on frottait sur les plaies. Cette médication renvoie à l'histoire du prophète Nuhu (Noé) avec qui la lèpre fit son apparition. La sauce quasi exclusive des Mandara est celle de *ugla* (*Celtis integrifolia*). Les bouillies de tamarin, toujours sans lipides, sont additionnées d'une décoction d'écorce de *Bauhinia rufescens*. On fait également boire au malade du jus d'oignon et de tamarin. Les FulBe donnent aussi des sauces de *wanko* (*Celtis integrifolia*), de *tasbaw* (*Cassia obtusifolia*), en mélange avec *nbuuja*, les graines d'oseille de Guinée. Le seul aliment autorisé pour accompagner ces brèdes sont les *parawe* (*Tilapia nilotica*) séchés. Pour éviter que *la mère des boutons ne sorte dans sa gorge et ne l'étouffe*, le malade boira du jus de tamarin. Il s'agit toujours d'aliments dont le goût est jugé « acide », astringent et qui possèdent des propriétés diurétiques et laxatives. En général, le même rythme alimentaire est appliqué : bouillie le matin et un repas solide par jour.

Chez les Kapsiki, des récipients spécifiques étaient utilisés,alebasses couvertes de pustules imitant l'épiderme du varioleux. Tout ce qui a servi à nourrir le malade sera brisé et enterré avec ses effets à la fin de l'isolement.

Quarantaine et sortie de quarantaine

Les musulmans comme les haaBe peuvent isoler les malades, à l'écart des lieux habités, en particulier pour les gens du commun. Les princes et les notables se limitent à un écart dans leur concession. On met souvent en quarantaine au début de l'épidémie, mais si elle se généralise, les gens restent chez eux et, quand ils meurent, on fait s'écrouler leurs cases sur eux.

Chez les FulBe, on construit des sortes de petites huttes (*bukkaaru*) isolées. Les grosses bourgades possédaient leur aire de quarantaine, la plus importante pour Maroua était située à la confluence entre le mayo Kaliaw et le mayo Mizaw, au lieu-dit Lugga Nbuuji. En règle générale, les musulmans ont, à la différence des haaBe, tendance à enfermer leurs malades. Les FulBe avancent que les pustules craignent les courants d'air et le vent. En fait, ils se méfient des complications comme les broncho-pneumonies entraînées par une mise en quarantaine en brousse. Chez les FulBe et fulbéisés, de même que chez les Giziga Bi Marva, chaque personne atteinte part sur la place de quarantaine avec

son linceul et une gourde pour recueillir ses crachats. On creusera des latrines sur place, si le développement de l'épidémie en laisse le temps. Les Mofu Gudur placent leurs varioleux dans des grottes (*bedam*) qui seront murées à la fin de l'épidémie. Les Mofu, de Wazang à Meri, appellent aussi leurs lieux d'isolement *mbudom* (= grottes). Ce ne sont pas forcément des abris sous roche, mais plutôt des zones non peuplées, dérobées au regard. On ne peut, chez les Mofu, rester sous une toiture et même ceux qui ne quittent pas leur concession *doivent demeurer sous le regard de Dieu*. Les Mofu font sortir le malade par une porte arrière, murée, dont on fait s'écrouler les pierres. Les Mafa ont un comportement tout autre, le malade reste chez lui. Les bien portants de la famille percent le mur et quittent la concession pour aller chez des parents. Les voisins nourrissent alors le malade, qui est aidé ou non par un ancien varioleux. On vient déposer de la nourriture sur les rochers alentour. S'il ne peut la prendre lui-même, s'il n'est pas aidé, il mourra. La très forte endémicité de la variole chez les Mafa poussait à ces attitudes d'entraide.

Ceux qui doivent soigner les malades, exclusivement des gens ayant réchappé de la variole, sont sollicités ou se proposent spontanément. Les volontaires peuvent affluer dans certains massifs et engager alors d'après discussions avec la famille sur leur rétribution. Si le malade est sauvé, celle-ci est relativement codifiée. Selon les ethnies, voire les massifs, la rétribution du soigneur est diversement appréciée. Elle varie aussi en fonction de l'offre et de la demande. Elle augmente si on va chercher le traitant dans un autre quartier. On peut aussi connaître une pénurie de soigneurs. Dans certains massifs, un individu qui a été employé lors d'une épidémie précédente ne peut être repris. Dans d'autres, on évitera de recruter celui qui a vu mourir ses malades.

Chez les Giziga Bi Marva, la rétribution est composée d'un linceul (*jana*) et d'un mouton, chez les Mekeri d'un *ngapalewol* (= *gandoura*) et d'une chèvre. Si le malade meurt, le soignant peut hériter de tous ses biens et même des dots de ses filles (Mofu et Mboku)⁷. Les parents du défunt le conduisent devant ses biens. En principe, *le soignant peut tout prendre* ; dans la réalité, il propose à la famille un partage. Chez les Mandara, celui qui assiste le malade jusqu'à sa mort et lui tient les mains *lorsqu'il se débat comme un homme ivre* — autrement dit après un coma accompagné de désordres neuro-végétatifs — recevra un bœuf et un bélier. Certaines personnes peuvent théoriquement participer aux soins, car elles seraient épargnées par la variole : les jumeaux, les lépreux et ceux qui souffrent de certaines formes d'ichtyose.

⁷ Cela est à mettre en parallèle avec la lèpre, parente de la variole. À Méri, par exemple, le lépreux ne transmet pas son héritage à son fils, mais à un autre lépreux. De nos jours, on vend ses biens sur le marché, pour ne pas hériter des objets.

La nourriture est généralement préparée dans une zone intermédiaire entre le village et le « lazaret ». Il est prohibé d'aller rendre visite aux malades à midi, en pleine lumière ; on le fait généralement la nuit, avec une torche. On ne doit pas crier, mais avertir en jetant une pierre ou en frottant deux cailloux, car c'est un lieu où l'on ne peut proférer de paroles à voix haute. Quand un préposé, ancien varioleux, vient prendre la nourriture, celui qui l'a apportée s'enfuit.

On cesse de conduire de nouveaux malades dans un même lieu d'isolement lorsque les premiers convalescents s'en retournent chez eux. Ces zones ne peuvent ensuite être mises en culture. Les traverser serait prendre le risque de faire revenir la variole. En revanche, dans certains massifs (à Durum), c'est là que l'on vient jurer de son innocence en cas d'accusation de vol ou de meurtre.

Pour la plupart des groupes, la sortie de quarantaine suit un rituel précis. Il se divise en deux temps chez les HaaBe. Le convalescent boit d'abord une bière libératoire, faite avec de l'éleusine (chez les Mofu), puis, un mois après, il boit avec ses voisins et parents (restés indemnes de la variole) une bière brassée avec les sorghos du massif, ceux agréés pour les rituels des ancêtres. Cette libation manifeste sa réinsertion dans la communauté des vivants et, comme disent les Mofu, *pour oublier le séjour dans le mbudom*. Ainsi le Mofu Duvangar subit un demi-isolement entre sa sortie de la « grotte » et son retour chez lui, temps nécessaire à la germination de l'éleusine, pour en faire une boule qu'on laissera se décomposer pour la fabrication d'une bière appelée *daloy*. Le reste de cette bière, allongé d'eau, servira de bain lustral. Cette action est appelée *matliri vaw = purifier le corps*. Le convalescent aura auparavant enterré ses vêtements (peau lombaire et ceintures de cuir pour les femmes). Il se sera fait raser la tête et le pubis, en même temps que celui qui l'a assisté. Chez les Mofu Durum, on boit de la bière d'éleusine, mais on se lave avec un liquide gluant, à base d'une macération de tiges de *malbe (Grewia vilosa)*, que l'on a laissé deux jours en terre⁸. Un grand nombre d'autres groupes (Wula, Kapsiki, Bana...) font également sortir leurs convalescents de l'isolement en buvant de la bière d'éleusine et en se lavant avec. Toutefois, chez d'autres, comme les Mekeru, on a recours à la bière de sorgho rouge. Dans toutes ces ethnies, ceux qui ont soigné ou enterré des varioleux doivent obligatoirement passer par le même rituel, patienter trois jours et, pour les Mofu, se laver avec une bière d'éleusine ou partiellement brassée avec de l'éleusine. La bière est appelée *zum ma jelhede vaw (= bière qui mélange le corps)*, autrement dit, c'est elle qui va permettre de côtoyer les gens demeurés bien portants.

⁸ Ce liquide mucilagineux sert aux matrones lors d'accouchements difficiles. Il est ici le symbole d'une deuxième naissance.

On observe assez souvent un lieu d'isolement intermédiaire où l'on déplace les malades lorsqu'ils vont mieux. Ils y effectuent une courte station avant de rentrer chez eux et reçoivent généralement là les rituels de purification. Ensuite, ils ne dormiront pas directement à l'intérieur de la maison, mais sous un hangar, pendant deux à trois nuits. Auprès d'eux sont disposés les ingrédients nécessaires aux premières salutations : Calebasses de farine d'éleusine, Calebasses de charbon de bois...

Dans certains massifs, comme à Durum, l'homme ou la femme qui a réchappé à la variole ne pouvait reprendre sa vie avec son conjoint qu'après une année. Durant cette période, la femme repartait dans sa famille. Les premiers contacts avec celui revenu du « feu de Dieu » sont souvent très codifiés. À Durum, l'ex-malade donne de la farine de *marta* à celui épargné par la variole, qui lui remet en échange un caillou, avant de converser. À Duvangar, celui revenu du « feu de Dieu » apporte un charbon de bois avant de consommer la bière. Il le tend, avant de parler à son interlocuteur, qui le prend, signe qu'il *est revenu de la grotte et que le feu s'est éteint*. À Mekeri, ce sont les gens du quartier qui viennent lui jeter un morceau de charbon de bois.

À Gudur, l'ensemble du quartier vient lancer un petit caillou sur le ou les malade(s) sorti(s) de l'isolement. Avant qu'il fasse son entrée dans la famille, le soignant met au front du convalescent, sur sa poitrine, au bras et au pied (gauche si c'est un homme) des feuilles écrasées de *mafok* (*Urena lobata*)⁹. Ce rituel est réitéré chaque fois que quelqu'un vient de réchapper à la mort. De la même façon, les linteaux de la porte de la maison sont enduits de *mafok*. On pratiquera, ultérieurement, un changement d'orientation des ouvertures de la concession.

Chez les musulmans, le rituel est également présent. Pour revenir au village, les Mandara font bouillir de l'eau avec de l'écorce de *Bauhinia rufescens* et le rescapé se lave avec une Calebasse neuve, assis sur une ou trois pierres, sans toucher la terre. Il casse la Calebasse sur place et enterre ses vêtements. Après guérison, chez les FulBe, les gens sortis de la phase d'isolement se lavent avec une décoction de feuilles de tamarinier et, chez les FulBe éleveurs (à Fadere, Bogo) et même à Maroua, avec des feuilles de *Piliostigma reticulatum* (*barkeehi*).

Rôles de certains ingrédients associés aux soins médico-rituels de la variole

Ziziphus mauritiana, *Eleusine coracana*, *Hibiscus sabdariffa* et *Celtis integrifolia* se trouvent étroitement associés à la variole.

⁹ Cette matière gluante sert aussi à extraire un enfant lors d'un accouchement difficile.

Les épines de *Ziziphus mauritiana* sont utilisées en proto-vaccinations et pour percer les pustules. La décoction d'une loranthacée du jujubier sert également de bain lustral et de potion. Chez les Masa Bugudum, une fois la variole déclarée dans un quartier, le chef de la première concession touchée devait parcourir les limites de son quartier en traînant sur le sol une branche de jujubier, qu'il jetait dans le Logone. Le but évident était de chercher à circonscrire la maladie. Après cela, les visites étaient proscrites. Le Tupuri qui revenait d'un village où sévissait la variole laissait derrière lui une branche de jujubier afin d'empêcher la maladie de le suivre. Jadis, au moment des épidémies, les villages fulbe plaçaient des barrières d'épineux (de jujubier et, plus rarement, de *Balanites aegyptiaca*) en travers des chemins. Une fourche de bois au centre laissait passer les hommes un à un. Ces barrières étaient censées contraindre la variole à s'en retourner.

En appui de ces pratiques, on relève des récits proches de celui intéressant les cucurbitacées à pustules : *Lorsque Dieu voulut punir les hommes de ne pas avoir reconnu un de ses envoyés, il leur offrit de choisir entre une épidémie et la famine. Les hommes se concertèrent et acceptèrent l'épidémie en disant que ce ne pourrait pas être pire qu'une grande famine. Lorsque ndagga commença son travail, les hommes comprirent l'erreur de leur choix. Certains s'enfuirent se cacher sous les jaabe (jujubiers) et ils subsistèrent en mangeant leurs fruits. Ndagga s'acharna sur le jujubier. Auparavant, c'était un arbre à larges feuilles comme celles de dundeehi (= Ficus platyphylla), ndagga en mangeant ses feuilles les réduisit à leur taille actuelle. Mais ses dents furent agacées et les épines la griffèrent. Si le jujubier ne s'était pas mis en travers de la route de ndagga, celle-ci aurait dévoré les hommes jusqu'au dernier.*

Chez les Mofu, alors que les malades s'alimentaient avec *marta*, il était interdit à ceux demeurés indemnes de toucher à ses graines, ni à celles d'oseille de Guinée. Est également attesté chez eux le rôle essentiel de l'éleusine dans la sortie de quarantaine.

On assiste à une sorte d'inversion du rôle de l'éleusine entre Mofu et Mafa, pourtant voisins. *La variole n'aime pas mbartak* (éleusine), disent les Mafa de Koza. Celui qui tombe malade doit faire vider son grenier de toutes les graines d'éleusine, sans cela ses boutons deviendraient aussi nombreux que les graines de *mbartak*. Si l'on donne à manger *mbartak* à un varioleux, soit il meurt sur le champ, soit sa variole prend la forme la plus dangereuse (à Magumaz) et, enfin, la bière brassée avec *mbartak* ou du petit mil pour la fin de réclusion ferait revenir la variole.

Chez les Tupuri, le *wang dore*, chef spirituel des Tupuri, envoie comme remède à la variole dans les villages touchés *pikri* (= éleusine) culti-

vée sur ses champs. On en met quelques graines dans les bouillies que l'on administre aux malades comme aux personnes saines.

L'oseille de Guinée, par l'acidité recherchée de ses feuilles, est un ingrédient de base pour l'alimentation du varioleux. Les montagnards, en particulier les Mofu, n'hésitaient pas, afin d'obtenir des feuilles fraîches pendant la saison sèche, période de l'épidémie, à en faire des jardins. Ces jardinets, au bord des mayo, arrosés, étaient entretenus par des individus rescapés de la variole¹⁰.

Ces ingrédients ont en commun, avec les feuilles de *Celtis integrifolia*, d'avoir participé à des agrosystèmes archaïques et d'avoir fourni des productions cultivées ou de cueillette parmi les plus anciennes de la région.

Les décoctions de *Bauhinia rufescens* (*bammaareehi*) et de *Piliostigma reticulatum* (*barkeeki*)¹¹ comme adjuvant de nourriture des varioleux ou en ablution de sortie de quarantaine participent à un autre registre, celui des arbres à *barka* ; leurs feuilles bilobées leur confèrent l'intérêt d'une gemellarité et leurs fruits non déhiscents (qui demeurent encore sur l'arbre quand les nouveaux apparaissent) sont appelés *riimajogoohi* (= *celui qui produit et qui garde*).

Feuilles et surtout écorces et racines entrent dans de très nombreuses médications pour obtenir ou garder en vie les enfants et le bétail.

L'enterrement des varioleux

Pour annoncer la mort d'un varioleux chez les Mofu, on ne dit pas que le malade est mort mais que *le feu de Dieu l'a piétiné* : *wow ma erlam Dirslala*, ou encore que *la grotte s'est écroulée*. De quelqu'un qui va sortir du lieu d'isolement, on dit de lui : *ka lihila = il est en fuite*, sous-entendu : il a échappé à la mort.

La nouvelle du décès est propagée après la mise en terre. La famille remercie alors *le feu de Dieu* et claque des doigts pour saluer la variole. L'enterrement du varioleux se fait à la sauvette, en silence, sans pleurs. On ne creuse plus des tombes en forme de flacon. Le corps est enterré nu, l'anus bouché par de l'écorce de *Piliostigma reticulatum*, la position affectée est différente de celle normalement en vigueur ; le cadavre est couché, face contre le sol, afin que la maladie ne revienne pas. Dans certains massifs, on met sur la dépouille des feuilles de *mee-*

¹⁰ Les FulBe de Maroua l'utilisent en charme contre une maladie « parente » : la rougeole. À titre préventif, on enterre des boulettes de graines d'oseille de Guinée (*nbuujaare*) devant la porte des concessions.

¹¹ Cf. DOGNIN R., 1990 : L'arbre peul, *Cah. Sc. hum.* 26 (4) : 505-529, et communication, Mega-Tchad, sept. 1991.

besl (*Ficus abutilifolia*) qui se collent à elle. On l'attache avec des cordes de *Sporobolus pyramidalis*. Dans d'autres (chez les Gemzek), le corps du varioleux est parfois enrobé dans de la boue.

Chez les Gemzek, Zulgo, Mboku... le cadavre est nu et ceux qui l'enterrent le sont aussi. Ce sont tous des réchappés de la variole, ou des lépreux¹², ou encore des gens au corps déformé. Le champ où l'on ensevelit le varioleux sera laissé en jachère quelques années. Le deuil est, chez les Mofu, reporté à plus tard, bien après l'épidémie. On creusera alors une nouvelle tombe et on placera un substitut du mort, une courge à piquants (*Cucumis metuliferus*) et l'ancienne tombe sera oubliée.

Lorsque celui qui a réchappé à la variole meurt de sa belle mort, ce seront néanmoins d'anciens varioleux qui laveront et oindront son cadavre. Ils placeront encore près de lui la même cucurbitacée à piquants. Chez les Kapsiki, Wula, Korci... les varioleux ne sont jamais enterrés dans les cimetières, mais là aussi près des lieux d'isolement. On bouture *Euphorbia unispina* sur leurs tombes afin de prévenir tout retour de la maladie.

Les musulmans apportent, en revanche, peu de changement à l'enterrement habituel. On s'abstient souvent de couvrir le corps d'un linceul, on ne lave pas le cadavre, on vaporise simplement sur lui de l'eau avec la bouche.

LES COMPORTEMENTS SOCIAUX PENDANT ET APRÈS LES ÉPIDÉMIES DE VARIOLE

Nature et origine de la variole

Pour les montagnards, la variole, qui pouvait décimer des familles entières, anéantir un lignage, un quartier... touchant indistinctement les chefs et les gens du commun, ne pouvait être que la manifestation directe de Dieu. Cette manifestation, toutefois, est personnalisée, elle n'aime pas le bruit, les tambours, la flûte. La variole ne sort pas la nuit.

¹² Il existe chez les montagnards un lien entre lépreux et varioleux. Les lépreux sont souvent mis à l'écart de la concession, parfois en dehors des murs de défense (*kami dled*) qui barraient les vallées. Ils sont enterrés différemment, près des termitières (à Meri), sous le houppier d'un *Acacia albida* ou dans sa cendre. Le principe bénéfique de l'arbre empêcherait une récurrence de la maladie. Les Bi Marva enterraient les varioleux dans les mêmes lieux que les lépreux. Chez les Mafa, le lépreux est enterré en dehors des cimetières et n'est pas pleuré. Les Mekeru le font enterrer par des gens d'un autre lignage, désignés par un devin, et fortement rétribués. Chez les Mofu, enfin, comme pour le varioleux, on ne peut célébrer son *kuli* et ainsi l'insérer dans la lignée des ancêtres, ou seulement après un long temps d'attente.

Elle n'aime pas le sang des sacrifices, qu'elle refuse lorsqu'elle est à l'œuvre. Elle n'aime pas la pluie, les choses de couleur blanche. La variole n'aime pas la propreté, aussi Mofu et Gemzek ne nettoyaient-ils pas les lieux d'isolement, même souillés d'excréments. Cette attitude traduit aussi le désir d'apitoyer Dieu.

Les FulBe disent d'elle : *C'est comme une personne qui choisit ses victimes. Quand tu chemines, tu entends ses pas derrière toi, elle te suit, quelques jours après tu tombes malade. Ou encore : Elle suit les sentiers et ses traces ressemblent à celles des petits rongeurs.*

En fin d'épidémie, les Tupuri cherchent à voir si la maladie a quitté le village. Ce départ est identifié sur la base de petites traces de hérisson qui se dirigent vers la brousse.

L'origine de ce courroux divin tient, selon les Mofu, à l'inconduite en matière de relations sexuelles et au dérèglement de la vie religieuse. La variole vient alors, tel un jugement, remettre de l'ordre.

À l'amorce de l'épidémie, des vagues de confessions de fautes, véritables catharsis, s'emparaient des massifs. On procédait à de grandes réconciliations, afin de prévenir *le feu de Dieu*. Deux ennemis échangeaient leurs vêtements, leurs bracelets et se lavaient mutuellement (*madlirde vaw = pétrir le corps*). Celui qui a « volé » la femme d'un parent s'empresse de la renvoyer. On paie ses dettes et on ne porte plus plainte à la chefferie.

De même, lorsque le malade va être conduit sur le lieu d'isolement, il doit, s'il en a la force, confesser publiquement ses fautes : a-t-il été « sorcier », parjure, voleur, adultère... a-t-il négligé certains *kuli* (= *sacrifices*). Lorsqu'on relate le début d'une épidémie chez les montagnards, elle est toujours présentée comme la sanction d'une faute.

Toutefois, chez les Mofu de Wazang et de Durum et pour une partie des Giziga de la région à l'ouest de Maroua, la variole trouve sa genèse dans un conflit avec les Movo. Ils auraient envoyé la variole par vengeance. Jadis les Movo dominaient le pays¹³. Puis, peu à peu, les groupes voisins se détachèrent de la tutelle de Movo, qui disparut en tant que pouvoir, et ses ressortissants se dispersèrent dans la région. Dans cette logique, les Movo sont requis pour soigner et enrayer l'épidémie. Ils passent de concession en concession et sur les lieux de quarantaine, distribuant des philtres contre la variole. Les Movo inspirent encore dans la région une grande crainte *car ils grondent Dieu et sont les seuls à pouvoir le faire*.

¹³ Les Movo sont issus d'une puissante chefferie théocratique, implantée à l'entrée des monts Mandara, sur le mayo Tsanaga. Leur centre, Movo, donna naissance à la chefferie de Gudul (ou Gudur), la mieux connue, et à laquelle se réfèrent d'innombrables clans, tant en plaine qu'en montagne.

La variole peut également être amenée par de mauvais génies locaux ou des « sorciers », *mujuri* chez les Giziga Bi Marva. Chez les Tupuri, ce peut être le *wang dore* lui-même qui l'envoie pour punir les villages ayant mal reçu ses envoyés.

Chez les FulBe, chaque grande maladie apparaît au cours de la vie d'un prophète, et parfois le traitement à y apporter est mentionné. Sous Nuhu (Noé), c'est la lèpre ; avec Ayubu (Job), la gale (*gaaye cawnde*) ; avec Annabi Luudu (Lot), la syphilis (*gaaye bonde*)... Pour la variole, les interprétations diffèrent, c'est tantôt sous Musa (Moïse), tantôt sous le prophète Mahomet lui-même que la maladie apparaît. La variole est donc l'œuvre de Dieu, *kuugal Alla*, mais ici la défausse sur la volonté divine prend un ton plus tragique.

Dérèglement des comportements sociaux et effacement des institutions

La cessation de circuler et l'arrêt des marchés ne furent pas seulement des directives de l'administration coloniale, elles furent toujours de règle. La circulation des hommes était interrompue, excepté pour ceux qui avaient réchappé à la maladie lors des épidémies précédentes. Pratiquement toutes les activités cessaient. Celle de la forge et de la réduction du fer étaient suspendues (à cause du feu et du bruit), les récoltes ne devaient s'effectuer qu'en silence. On ne pouvait mettre le feu à la brousse, ni allumer le feu devant sa concession, en particulier la nuit. On ne pouvait brasser de la bière, ni surtout en faire circuler sur la tête des femmes. *Le feu de Dieu veut le silence, si la joie se manifeste, l'épidémie redouble*. Aucune funérailles n'étaient célébrées, même celles de personnes décédées d'une autre maladie, *les gens meurent comme des insectes*. Les femmes ne se rendent plus en groupe puiser de l'eau, et nul ne quitte la concession pendant le jour. Il est interdit de porter les regards au loin, on doit fixer la terre. Il est également malvenu de former des projets et encore moins de les exposer. On se salue sans se parler, ni se toucher, simplement en claquant des doigts. Les mariages, mais souvent aussi toute activité sexuelle sont proscrits. Sur les massifs mofu, gemzek, mboku... les coqs ne doivent pas chanter, ni les animaux déambuler *car ces signes de prospérité irritent la variole*. On tient donc enfermés volaille et bétail. Les coqs sont égorvés, de même que les boucs et les chiens bruyants. Ces tâches reviennent aussi aux individus ayant réchappé de la variole.

Les institutions capitulent devant ce fléau. Les autorités essaient de faire quelques gestes ultimes. Chez les Tupuri, le *wang siri* (chef de terre) tue un mouton et disperse les quartiers de viande en brousse. Chez les Masa Bugudum, les personnes encore épargnées demandent à quelqu'un possédé par *sulukna* (= *l'esprit de la terre*) ou par la variole — qui

serait une émanation de *sulukna* — de prescrire un rite d'exorcisme. Un bélier est égorgé au bord de l'eau. La population, en armes, jouant du sifflet et fouettant le sol avec des palmes de doum en invoquant *sulukna*, les femmes, jetant pois de terre, arachides, sésame (des *choses blanches*), opèrent tout un parcours rogatoire. Cet exorcisme velléitaire achevé, tout le monde se tient prostré, attendant la fin de l'épidémie.

Dans les montagnes mofu, les centres de pouvoir cessent de fonctionner, plus de sacrifices, plus de fêtes, plus de jugements¹⁴. Si l'épidémie tombe dans l'année de la grande fête du *maray*, le chef de massif était le seul à tuer son taureau *maray*, action nécessaire au comptage du temps. Il le faisait néanmoins discrètement, à l'intérieur de la concession¹⁵. Le taureau *maray* étant claustré parfois pendant plusieurs années avant la fête, son propriétaire ne peut plus le présenter aux ancêtres lorsqu'il a été contaminé par la variole. Lorsqu'il l'immolera en dehors du temps du *maray*, la cérémonie sera assimilée à un deuil et on viendra *lui rendre condoléances pour avoir ainsi perdu son maray*. Pour les Mofu toujours, *pendant la période de variole, il n'est plus question de suivre les obligations rituelles car Dieu fait la guerre aux hommes*. Chaque clan change ses comportements : les Marvay par exemple ne peuvent d'ordinaire sortir le mil de leur grenier qu'avec des poteries, dans ce cas, ils prendront des calebasses... Chez les Mofu, les jarres d'eau ne sont plus transportées de la même façon, elles sont maintenues à deux mains, légèrement penchées et l'orifice est clos avec des feuilles de *Cucumis metuliferus*...

Chez les Mafa, où la société est divisée en forgerons et non-forgerons, les premiers n'interviennent pas dans la variole, ils ont pourtant en main tout l'arsenal des soins et des rituels. Toutefois, comme anciens varioleux eux-mêmes, ils peuvent être conduits à soigner les malades et à enterrer les morts. En raison de l'endémicité de la variole sur leurs massifs, les Mafa ont appris à vivre avec elle. Le quartier touché est isolé, mais les autres continuent leurs activités¹⁶, le *maray* (une année sur deux) y est célébré. En revanche, on ne les comptabilisera pas dans les quartiers en quarantaine et, après l'épidémie, on fera sortir les bœufs de *maray* et même les voleurs n'oseront pas porter la main sur eux.

¹⁴ Après l'épidémie, les chefs de massif mofu ayant subi un préjudice par suspension des séances de jugements décréteront que chaque décès ultérieur sera une séquelle de la variole. Ils feront alors jeter des graines de *marta* sur le cadavre et interdiront qu'il soit pleuré. La famille devra alors verser une somme au chef, pour faire sortir les tambours de deuil.

¹⁵ À Mekeru, si la variole tombe l'année du *maray*, elle n'invalidera pas le *maray*, mais chacun saigne son taureau dans la case, sans bruit ni musique. La viande est consommée par la famille et la bière ne peut franchir le seuil de l'habitation.

¹⁶ Lorsqu'on a eu affaire à de fortes épidémies, comme en 1952 où la variole venue du Nigeria passa par Ziver, Madambrom, Bige, Shugule, pour aller chez les Mbozom (Mabas), tout le monde fut touché. Il y eut tellement de morts que, dans certains quartiers, on ne put moissonner le mil.

Sur les anciens chemins de pèlerinage conduisant à Gudur, comme à Madambrom et à Wuda (Bana), par exemple, on allait quémander à Gudur un « médicament », bulbe de géophyte à feuilles tachetées ou *Cissus* tachetés car à Gudur la variole était aussi faible que la varielle (*makusheler* en mafa). Ainsi, la puissante chefferie théocratique de Gudur aurait-elle eu une réponse à la variole ? À Gudur, les informateurs sont plus circonspects. Si les différents « cultes » visant à protéger le mil, ceux de la pluie, du vent, des chenilles, cochenilles et pucerons... sont délégués aux différents clans supports de la chefferie, celui de la variole appartient au chef. Les devins éclaircissent l'origine de la variole et déterminent si elle vient de Dieu ou des « sorciers ». Dans ce dernier cas, un « médicament » particulier, *Cissus quadrangularis*, était remis aux délégations des villages atteints par la variole. Dans le premier cas, le chef passait par ses *kuli* pour intercéder, comme n'importe quel autre chef de massif.

Les musulmans se montrent pareillement démunis. Il est possible de prier préventivement afin que la variole épargne le village, mais dès que le chef a déclaré la mise en quarantaine, toute supplique à Dieu est vaine car on est déjà dans la main de Dieu. Il existe pourtant bien une sourate spécifique, dont l'écriture (*binDi*) sur la tablette (*alluha*) est lavée avec de l'eau de tamarin. Cette eau recueillie est bue et sert pour le bain. Toutefois, les FulBe ne lui accordent pas grand crédit. Il n'existe pas de rogation, comparable à celle pour la sécheresse, où, pour faire venir la pluie, les hommes s'en vont piler le mil dans le lit des mayo ou derrière les mosquées.

LE STATUT DES ANCIENS VARIOLEUX

Celui qui a été touché par la variole présente des cicatrices indélébiles (*nyemeDe* en fulfulde) qui signalent son état. Chez certains groupes, il gardera jusqu'à sa mort un statut à part. Les Mofu l'appellent *ndo ma mbudom* = *quelqu'un de la grotte*. Ces gens-là rencontrent ensuite des difficultés pour se marier. On évite d'avoir des conflits avec eux car *quand ils profèrent une malédiction, elle se réalise*. Ils peuvent parfois, comme chez les Cuvok et aux confins des massifs de Gudur et Durum, être désignés comme *forgerons*, autrement dit fossoyeurs. Dans les endroits où l'on consomme de la bière, l'ex-varioleux présent sort faire une libation et *parle à la variole*, on peut ensuite commencer à boire. Chez les Mofu encore, celui qui a réchappé de la variole ne peut élever de taureau du *maray* avant longtemps et on ne lui confie plus de taureau. Il ne peut remplir la fonction de *ndo kuli*, accomplir les sacrifices à la place d'un autre, ce qui lie fortement deux individus. Passé au stade « d'ancêtre », le varioleux peut encore garder un statut parti-

culier. À Mekerri, après son décès, le varioleux n'est pas intégré dans la lignée des ancêtres. Il le sera lorsqu'un membre de la famille aura été touché par la maladie et pourra alors se charger de son *kuli*. Les Mafa de Magumaz font faire de petites poteries pour représenter les ancêtres, les jumeaux et aussi les varioleux. C'est la plus petite poterie, couverte, comme il se doit, de petites pastilles d'argile, qui les représente. Elle est montée par une potière ayant elle-même contracté la variole. On la place sous un grenier isolé. Cette poterie ne doit jamais voir le jour. Lorsqu'un chef de famille déménage, on la déplace la nuit, enfermée dans un autre canari (à Magumaz).

Dans les sociétés musulmanes, les anciens varioleux ne font l'objet d'aucune ségrégation. Toutefois, jadis, la mise à prix des esclaves qui avaient été atteints par la variole était sensiblement supérieure à celle de ceux qui ne l'avaient pas eu. C'était une force de travail moins vulnérable et qui, en cas d'épidémie, pouvait assister un membre de la famille touché, sans bourse délier.

Les populations du Nord-Cameroun n'ont pas l'optimisme de l'OMS au sujet de la variole et s'attendent à son retour. De-ci, de-là, on signale une apparition voilée de la maladie. En 1991, la « variole » serait revenue à Girgila (canton de Gabwa), chez les Mineo. Six personnes sont mortes et le diagnostic fut hésitant. Les gens se sont abstenus d'aller puiser de l'eau dans ce quartier et on leur a fermé les marchés.

En 1989, chez les Mofu Durum du quartier Givel, la nature douteuse de la mort d'un homme rapatrié de Maroua (septicémie suivie d'une éruption de pustules) a fait supposer le retour de la variole, d'autant plus que, dans le même temps, se développait une épidémie de varicelle chez les adultes (qui fit trois morts). La crainte fut si grande que l'on commença à nettoyer une ancienne place de quarantaine. Les devins firent germer des graines d'éleusine pour voir s'il s'agissait effectivement de la variole, la réponse fut ambiguë.

Chez les Masa Bugudum, un homme est toujours en charge du *fulla* (= *esprit*) de la variole, on ne sait jamais...

BIBLIOGRAPHIE

- BARTH (H.), ed., 1965. — *Travels and discoveries in North and Central Africa being a journal of an expedition undertaken the auspices of H.B.M.S., in the years 1849-1855*. Londres, éd. du Centenaire, Tome II, 709 p.
- BEAUVILAIN (A.), 1989. — *Nord-Cameroun, Crises et peuplement*, Tome I, 309 p.
- DELAS (A.), ROGUET (J.), 1963. — À propos d'une épidémie de variole au Nord-Cameroun (1961-1962), *Médecine Tropicale*, vol 23, n° 1 : 112-123.
- DELAS (A.), 1969. — *Les cas de variole importés au Cameroun*, Yaoundé, Service des grandes endémies, 12 mai 1969, *multigr.*
- DELVILLE (J.-P.), 1958. — *Épidémiologie de la variole en Afrique*, Annales de la Société belge de Médecine tropicale : 841-865.
- DENHAM (Major), CLAPPERTON (Cpt), OUDNEY (Dr), 1826. — *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique, au travers du grand désert, jusqu'au 10° degré de latitude nord, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sackatou, capitale de l'empire des Felatah. Exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824*. Trad. de l'anglais par EYRIES et DE LA REAUDIÈRE, Paris, 3 tomes.
- ELDRIDGE (M.), 1988. — *Les lamidats du Diamaré et du Mayo Louti au XIX^e siècle*, Tokyo, ILCAA, 824 p.
- FASQUELLE (R.), FASQUELLE (A.), 1971. — À propos de l'histoire de la lutte contre la variole dans les pays d'Afrique francophone, *Bulletin de la Société de Pathologie exotique*, t. 64 n° 5 : 734-756.
- GENTILINI (M.) *et al.*, 1986. — *Médecine Tropicale*, Flammarion, 839 p.
- GEORGY (G.), 1992. — *Le petit soldat de l'Empire*, Flammarion, 271 p.
- OUDINOT (R.), 1933. — Variole et vaccinations aux colonies, *Revue coloniale de Médecine et de Chirurgie* : 37-42.
- SCHOENENBERGER (Dr. A.M.), NOYE (R.P. D.), 1977. — *Recueil français-peul de termes médicaux et de phrases usuelles*, Maroua, M.C. 30 p. *multigr.*

ANNEXE

Récits de varioleux

L'intérêt des témoignages conjoints de Tadlamp Tesewo et de Bi Bervek est de confronter le malade avec celui qui l'assistait (épidémie de variole de 1961-1962 sur le massif gemzek).

Celui de Sidak Iguda est de relater l'introduction de la variole et la progression de l'épidémie, suivie de tensions socio-politiques sur le massif de Duvangar (1961-1962).

Ubbo Aisatu, aristocrate peule, décrit l'évolution de sa maladie et ses rapports avec son entourage, dans une situation vécue à domicile, à Maza (épidémie de 1943 dans la région de Maroua).

Danna Maliki donne, quant à elle, le point de vue des malades placés dans le lazaret de Maroua lors de la dernière épidémie de 1961-1962.

Récit 1

Tadlamp Tesewo, du quartier Frey, de Gemzek

« J'étais marié et avais des enfants quand je fus touché par la variole. L'épidémie était déjà à l'œuvre sur le massif. Je fus tout d'abord pris de frissons, puis la fièvre monta et toutes mes articulations me firent mal. Les maux de tête étaient tels que je pensais que mon crâne se fendait, je déambulais comme ivre devant ma concession.

« J'avais la bouche sèche, j'avais soif, mais je rendais l'eau fraîche que l'on me donnait. Il m'était impossible de déféquer et difficile d'uriner.

« On vint me trouver pour que j'avoue mes fautes durant les dernières années, mais je ne pouvais rassembler mes idées. Comme on me pressait de le faire, car sans cela je ne pouvais sortir de la maison, j'ai alors un peu parlé.

« Je fus mis à l'écart, à peu de distance de la concession, allongé sur le sable. Je devais toujours rester couché sur le dos. Je ne reconnaissais plus ceux qui m'entouraient, pourtant on venait d'installer auprès de moi mon propre frère, également atteint.

« Ma famille était partie à la recherche d'un ancien varioleux pour s'occuper de nous, ce fut un Mboku, Bi Bervek, qui accepta.

« Le quatrième jour, les boutons, de simples gonflements, apparurent sur le front. Ils firent rapidement mal comme la brûlure faite avec de l'eau bouillante. On a mal jusqu'à l'os. Les boutons passèrent sur les épaules et les membres.

« Après conseil d'un devin, on m'étendit sur une litière de feuilles de *Lannea microcarpa*, que l'on renouvela une fois.

« Pendant ce temps-là, mon fils était en avant de notre habitation et à la flûte répétait ma devise pour annoncer à nos parents et voisins que j'étais pris par le feu de Dieu, et pour tenir les gens éloignés.

« J'avais peu à manger et des aliments acides pour nettoyer ma gorge. On me fit sucer des fruits de *dakwokor* (*Balanites aegyptiaca*) que l'on allait chercher en plaine. Bi Bervek, qui me soignait, me mettait la nourriture dans la bouche, le reste était jeté. On commença à faire mûrir les boutons, comme pour les furoncles, avec des emplâtres de farine de niébés, puis le pus vint rapidement. À ce moment, j'avais à nouveau des frissons et de la fièvre.

« Bi Bervek m'enleva le pus avec des épines en deux fois, d'abord sur tout un côté, puis il oignit cette partie d'huile d'oseille de Guinée et, le lendemain, il fit de même pour l'autre côté. Avant de mettre l'huile, il versait dans chaque bouton quelques gouttes de jus de feuille d'oseille et de tamarin, ce qui était passablement douloureux. Ma peau s'effilochea peu à peu, on appelle ça *vaw asef-te* (= corps épluché).

« On nous apporta ensuite des planches-lits. Bi Bervek put lui aussi se coucher sur une planche-lit, au début le soignant doit partager le sort du malade.

« Ma famille préparait la nourriture et la transmettait par un autre *revenu du feu de Dieu*, qui s'était mis au service de plusieurs concessions. Il frappait deux pierres pour avertir de sa présence. Bi Bervek transvasait la nourriture dans d'autres plats. Celui qui déposait la nourriture ne devait plus, au retour, regarder en arrière.

« Je suis resté là pendant un mois et quelques jours avant de pouvoir entrer chez moi. Mon "soignant" m'a alors pulvérisé de l'eau avec la bouche comme on fait sur un enfant sorti du ventre de sa mère. Puis nous nous sommes lavés avec de la bière de *marta*, d'abord Bi Bervek, et moi ensuite.

« J'ai pu recommencer à faire mes *kuli* (= *sacrifices*) sans même attendre que le dernier varioleux du massif ne soit guéri. »

Bi Bervek (*bi bervek* = chef des insectes) du clan Witazan, de Mboku

C'est lui qui a traité Tadlamp. Il a réchappé jeune à la variole et passe pour avoir dans ce domaine un certain savoir.

« La variole est une maladie qui conduit à la mort si elle te frappe en plein midi. Il faut pour soigner la variole bien savoir l'origine de la maladie et aussi connaître le malade.

« Avant d'aller assister le malade, je ne peux avoir de relations sexuelles car cela déchaînerait la variole.

« Je mets un bracelet fait d'une rondelle de courge à piquants (*Cucumis metuliferus*) et j'en accroche un fragment sur mes reins. Je suspends une de ces cucurbitacées à la porte de la concession du malade. Lorsque je donne à manger au malade, mes mains sont enduites d'un liquide gluant, de *Grewia vilosa*, et aussi lorsque je vais piquer les boutons. Je ne parle pas au malade ou par signes et je lui défends de le faire, de même que de se gratter.

« J'écoute ce que peut dire la variole. J'écoute le vent, s'il vient de l'est et descend vers le sud, cela est favorable (c'est par là que viennent les pluies), j'observe le passage des insectes. Je prie la variole et j'intercède pour le malade : *que ta volonté s'accomplisse, pardonne-nous, toutefois, ne va pas au-delà...*

« Au cours des soins, je me suis senti passagèrement malade, comme si la variole me reprenait¹. Si j'étais tombé malade, il aurait fallu changer de place les trois malades, et moi-même j'aurais dû m'isoler sur la tombe d'un varioleux. J'ai laissé par deux fois les malades pour m'en retourner chez moi. Il me fallut prendre des chemins détournés et entrer par la porte dérobée à l'arrière de ma concession².

« Lorsque Tadmamp alla mieux et que les croûtes apparurent, je fis envoyer la nouvelle : *le feu commence à s'éteindre*, puis je réclamais de l'éleusine pour la faire germer et brasser une bière pour boire et se laver avant de sortir de l'isolement.

« J'ai également fait venir un ancien varioleux pour nous raser, enterrer les vêtements et détruire les récipients du malade. Je me suis enfin baigné avec une décoction d'écorce d'*Acacia campylacantha*³, puis je suis rentré chez moi. Là, j'ai préparé un mélange de *Grewia vilosa*, de farine de *marta* et d'ocre que je mettais au front des gens qui me rendaient visite. »

Récit 2

Sidak Iguda, clan Zeley, quartier Kilwo, Mofu Duvangar, 62 ans

« J'étais allé à Maroua faire le *cakala* (= travail temporaire). En ce temps-là, la famine sévissait à Duvangar si bien que, déjà père de famille, il me fallut partir⁴. J'habitais le quartier Digirwo, chez Alaji Buba Sadu. J'étais porte-faix sur le marché et déchargeais les camions du Nigeria.

« Au coucher du soleil, je ressentis de violents maux de tête et je fus dans l'impossibilité de déféquer. Plus de salive dans ma bouche et la soif qui ne me quitte pas. Les FulBe dirent : *c'est ndagga*, car on commençait à en parler dans la ville. Mon « tuteur », Alaji, me fit chasser, mais la variole était déjà à l'œuvre dans sa concession et deux de ses femmes furent atteintes.

« Des frères m'aidèrent à regagner Duvangar. Dès mon arrivée au quartier Gayak, je fus pris de vertiges et ne pouvais tenir debout, je ne reconnaissais plus personne et semblais avoir perdu la raison, ma vue se troublait et je ne pouvais y voir au loin. On fit venir un devin de Ngola, pour vérifier si c'était bien la variole. »

Lorsque le chef de Duvangar, Bizi Durum, apprit cela, il accusa Sidak d'avoir apporté le *feu de Dieu* sur le massif. Il voulut le renvoyer sur le champ. Le chef

¹ En période d'épidémie de variole, les autres maladies qui surviennent peuvent aussi lui être imputées.

² Chez les Mofu et apparentés, les autels des ancêtres sous les greniers et près de la porte sont dirigés vers l'entrée, tournant le dos au fond de la concession. C'est par la porte dérobée que les jeunes gens de la maison passent pour découcher.

³ Cet arbre eut par le passé une grande importance, précédant l'*Acacia albida* dans son rôle d'enrichissement du sol. Les Mofu faisaient usage de ses écorces comme « savon indigène ». Ce sont ses épines qui servent à percer et à nettoyer les pustules des varioleux.

⁴ C'est le début des grandes migrations saisonnières des montagnards. Les jeunes des quartiers de piémonts et des basses pentes comme Kilwo sont partis les premiers.

choisit Biamidawo et Basere, deux hommes revenus du *feu de Dieu* au temps de son père, le chef Mangala, et les chargea de conduire Sidak vers Jebbe et de le faire disparaître.

Kabaley, un notable écouté, s'y opposa. On décida de mettre le varioleux et ceux qui allaient suivre de l'autre côté de la petite colline de Kurndov. C'était alors un lieu désert. On construisit les premiers auvents et on plaça des jarres réserves d'eau. Deux jours après on y transporta Sidak.

« Le troisième jour de mon arrivée, mon corps se couvrit de sueur et de petits boutons apparurent sur le front, la ligne du nez et entre les doigts ; ça faisait comme des brûlures. Je me suis mis à respirer difficilement. L'air que l'on respire là était comme celui au-dessus de la braise. Plus tard, d'autres boutons appelés *mazive* (= *repiqué*) ou *kan dasl* (= *jusqu'à l'os*) sortirent, accompagnés de douleurs fulgurantes.

« Ma femme, Apam, n'accepta pas de se séparer de moi. Biamidawo était furieux et essaya de la refouler plusieurs fois, mais rien n'y fit. Naturellement, quinze jours après, Apam tombait malade à son tour. L'apparition des boutons chez Apam laissait penser qu'elle avait une forme de variole plus dangereuse, appelée *dey ma marta* (= *œil d'éleusine*). Elle avait très soif, vomissait tous les jours et ses pieds enflèrent comme pour un elephantiasis. Nous avions tous des visages boursoufflés sur lesquels on voyait à peine la fente des yeux. »

Pendant ce temps à Duvangar, Bizi Durum diligenta une enquête. On s'aperçut que Gudgor, fils de Hijad, couchait avec la femme de son cousin germain, Sidak. À cause de ce manquement au sein du clan Zeley, Sidak avait été touché et la variole attaquait le massif.

« À Kurndov, on avait élevé huit auvents qui abritaient chacun quatre à cinq personnes, et un hangar supplémentaire, à l'écart, appelé *ham ma ciar* (= *lieu de rencontre*) pour les « traitants ». C'est là qu'ils partageaient leurs repas et pouvaient converser loin des oreilles des malades. D'anciens varioleux mandatés par les familles venaient leur apporter des vivres. C'est là aussi que l'on donnait des nouvelles du malade. S'il était mort, on disait : *le rocher ou la grotte l'a avalé* (*mbudom kan dala*).

« Biamidawo dirigeait tout cela avec trois ou quatre autres « traitants ». Quand les malades avaient des frissons de froid, il refusait que l'on fasse du feu car la variole doublerait. Il faisait attention aux litières données aux femmes, à qui il interdisait celles de feuilles de *Lannea microcarpa*⁵. Le régime alimentaire était le même que celui d'une femme relevant de couches. Il était composé d'une bouillie de tamarin le matin et d'une « boule » à midi. Toutefois, on mélangeait toujours à la farine de sorgho une poignée de farine de *marta*. Le soir, le repas était facultatif. La sauce était préparée avec de jeunes feuilles de tamarinier mêlées à celles d'oseille de Guinée, sans *cukkuri*, ni poisson séché. C'étaient les « traitants » qui préparaient eux-mêmes la nourriture.

« Depuis le début jusqu'à la fin de l'isolement, on ne devait pas laver les ustensiles de cuisine. Le malade ne se lavait pas non plus. Quand les « soignants » allaient chercher de l'eau au puits, tout le monde fuyait.

« Pour ceux qui sortaient de l'isolement, ils faisaient venir une bière de sorgho dans laquelle ils jetaient quelques poignées de farine de *marta*, appelée alors *zum marta*.

⁵ L'écorce de *meleper* (*Lannea microcarpa*), mâchée par les femmes, leur servait de ceinture pelvienne.

« Le ravitaillement était difficile. Les gens cherchaient partout de quoi manger, car la disette était toujours là. Ils n'obéissaient pas aux consignes de rester chez soi. On avait du mal à trouver de l'éleusine car, déjà à cette époque, on en cultivait peu. On ramassa, en revanche, de grandes quantités de fruits de *Diospyros mespiliformis* pour donner à sucer aux malades.

« Les anciens varioleux, préoccupés de leurs propres besoins, ne voulaient pas assister les malades. Les prix montaient, mais rien n'y faisait. Le Baba Tabart (père missionnaire de Duvangar)⁶ était entré dans cette affaire. Il distribuait des médicaments et faisait des piqûres. Il refusa que les malades soient étendus, comme avant, sur la cendre pour s'y rouler quand les boutons les lançaient trop ou que les démangeaisons devenaient insupportables. Il conseilla aussi de ne pas percer les boutons avec les épines. »

Les malades affluaient à Kurndov, depuis Kilwo et Gayak. Le jeune Gudgor, « dont la faute avait entraîné la variole », mourut alors que Biamidawo était allé chercher des vivres. Iguda, père de Sidak, fut touché, amené à Kurndov, il mourut également. Sidak hérita alors de la jeune femme de son père, mais cette dernière et sa fille venaient d'être à leur tour frappées par la maladie. Sidak, quant à lui, après trente-deux jours passés à Kurndov, entra en convalescence. Quoique très affaibli, il décida, contre l'avis du chef, d'aller soigner sa femme héritée à Gayak. Il créa un lieu d'isolement à Marey Vaw (= *attacher le corps*) avec quatre autres malades. Il laissait sur place sa première femme, Palam, qui devait demeurer quarante-huit jours à Kurndov. Toutefois, on comptait trop de morts à Kurndov et on envisagea de changer de lieu. Bizi Durum s'y opposa. Il voulait limiter les lieux d'isolement. Les gens refusèrent, chaque quartier : Gayak, Goli, Hujom, Mbadlak — où une femme officiait — avait son lieu d'isolement avec entre cinq et vingt-cinq malades.

Les Zumaya, le clan du chef, poussaient Bizi Durum à profiter de la situation pour chasser les Zeley, qui avaient toujours été un clan frondeur. La tension était grande à Duvangar. On dit même que la femme d'Iguda, en partant sur le lieu d'isolement, mit son *huted* (= *ceinture de cuir des femmes mofu*) dans la concession d'un frère du chef parmi les autres *huted* des femmes. La variole se répandit à Gayak, chez les gens du chef. Elle toucha les frères et les enfants du chef.

⁶ Père Oblat, Yves Tabart avait fondé la mission de Duvangar en 1954. Il a surtout soigné les gens de Durum, plus touchés, en particulier le quartier Makasal et les malades de Mbadlak à Duvangar.

La Mission ne fut pas avertie de l'épidémie car « on ne parle pas de la variole ». Le père Tabart l'a découverte par hasard au quartier Makasal de Durum : « Là des grappes de malades, cadavres vivants, se traînaient dans les cendres comme des reptiles, couverts de tapis de boutons comme des clous de tapissier, les visages déformés. Les rochers sur lesquels on plaçait les malades étaient rougis du sang de ceux qui s'y frottaient... »

On interdisait au père d'approcher des zones d'isolement, on lui envoya des flèches, des pierres... Le Service des grandes endémies prêtèrent un infirmier, Gabriel Mana, qui, avec le père Tabart et une religieuse, entreprirent une deuxième campagne de vaccination. Mais la dernière avait été faite avec des produits périmés : « les gens mouraient avec le papier du vaccin en main ». Il fallut corriger l'effet désastreux de cette vaccination ratée (on fit venir des doses de vaccin de Montpellier) et convaincre les gens quartier par quartier.

Les varioleux mouraient parce que l'on ne s'occupait pas d'eux, les enfants mouraient de faim, les broncho-pneumonies emportaient les plus faibles, le tétanos sévissait...

Les impressions du père Tabart sont consignées in : *Un souffle venant d'Afrique*. B. de Dinechin, Y. Tabart. Le Centurion, 1986 : 74-76.

« Les Zeley anciens varioleux refusèrent de soigner la famille du chef. Basere était tombé malade et Biamidawo ne pouvait prendre en charge un second *mbudom*.

« Le chef obligea un Zeley, Tagodom – dont la variole qu'il aurait contractée enfant n'était pas bien établie – à les soigner. Sept personnes de la famille du chef furent avalées par le feu de Dieu. Le chef renvoya Tagodom les mains vides.

« La variole n'avait pas fini qu'une épidémie, appelée *magidama* (= grippe ?) se déclara. Il y eut encore des morts. Chaque jour, comme pour la variole, on enterrait sans pleurs et sans bruit. Les cadavres étaient nus, pas « habillés » de peaux, on ne répandait pas le sang sur la terre car Dieu avait déjà fait son travail⁷. »

Biamidawo, chez qui nous avons également enquêté, avait pris plus particulièrement en charge sept personnes de Kurndov : Sidak, Apam son épouse, Dizegel, femme de Rabe, Mawsa, Pasliay, Gudgor et Teklana. Les deux dernières moururent. Il reçut pour son assistance six chèvres et du sel pour trois hommes, deux boucs et deux boubous pour les morts, car on n'en héritait plus comme par le passé. Quant aux femmes, aucune rétribution n'est prévue pour elles.

Récit 3

Ubbo Aisatu, femme peule de Maza (près de Maroua), 67 ans

« L'épidémie de variole survint sous le règne de Lamido Hamadu Saajo de Maroua⁸. À cette époque, j'avais divorcé de Kaygamma Koyre, de Meskine, pour renouer avec mon premier mari à Maza. Celui-ci était allé vendre du mil à Cakun vers le Nigeria, avec d'autres personnes de Gazawa et de Maza. Ils s'arrêtèrent pour camper et les gens de Gazawa fournirent le repas avec des boules très blanches. Ignoraient-ils que *ndagga* aime passer par les aliments de couleur blanche ? *Ndagga* pénétra mon mari. De retour à la maison, il tomba malade et sa famille m'accusa de lui avoir transmis *bonDe*⁹ et d'être responsable de son mal. Puis, il fut clair pour tout le monde que c'était *ndagga*. De mon côté, je m'étais fait tresser. Comme j'avais mal à la tête, je demandais à notre *korDo* (= femme esclave) de me desserrer les tresses et de me raser légèrement les cheveux sur le haut du front. Le lendemain, je souffris de violents maux de tête. Quelques femmes averties vinrent me dire qu'il ne fallait pas se raser quand *ndagga* rôde dans les rues du village, *ndagga* n'aime pas le rasoir.

« Mon mari et moi souffrions de la même maladie. Comme nous étions de naissance noble, personne n'osait nous demander d'aller avec les autres en quarantaine. Nous sommes restés dans notre *sare*. La variole frappait le village de Maza. Une voisine qui était venue cueillir les feuilles de *haabiiru*¹⁰ pour la sauce,

⁷ Sur les massifs mofu de Wazang à Meri, il y aurait eu (1961-1962) entre 1 600 et 1 800 personnes atteintes et 30 à 35 % de décès.

⁸ Il s'agit en fait de l'épidémie qui frappa Maroua en 1943, sept mois après la mort de Hamadu Saajo.

⁹ *bonDe* ou *gaaye bonDe* = la syphilis.

¹⁰ *Haabiiru*, *Momordica charantia*, est une petite cucurbitacée dont les feuilles donnent une sauce amère mais prisée, qui a, entre autres qualités, celle de neutraliser le poison et de protéger de certains maléfices.

dans notre concession, fut également atteinte. Généralement, on entend dire que *ndagga* saisit les hommes à travers leurs aliments.

« Pour ceux qui n'étaient pas encore touchés dans notre voisinage, deux stratagèmes étaient utilisés pour qu'ils restent bien-portants. Le premier était de cueillir le *gubuDo* (*Ceratotheca sesamoides*) laissé sur un champ en jachère. On le met à tremper dans de l'eau et on obtient un liquide gluant avec lequel on se lave régulièrement. Pourquoi prend-on le *gubuDo* ? pour rendre le corps glissant, gluant, sans prise pour la maladie qui cherche à vous saisir.

« Le second procédé s'appelle *kalifaaje*¹¹. On prend du pus chez un malade pour le mettre dans le sang d'une personne saine. Cette dernière tombe malade, toutefois, elle ne meurt pas. La pustule chez la personne inoculée s'appelle *fuufre kalifaare* et celle bénigne qui peut apparaître chez le soigneur se dit : *fuufre aynirDe*.

Ce qui inquiétait le plus la vieille femme qui m'assistait et avait, elle, réchappé à une épidémie sous Ardo Yaji de Gazawa¹², c'est que *daadaare* sorte dans la gorge et m'étouffe ou encore, s'il sort dans l'œil, vous le perdez, mais s'il sort sur la peau, vous voilà sauvé ou presque.

« Pour lutter contre le *daadaare*, il faut trois choses : *jaBBé* (*Tamarindus indica*), *wanko* (feuilles de *Celtis integrifolia*) et *jollere* (*Hibiscus sabdariffa*). On maintient continuellement dans la chambre un feu alimenté de bois de tamarinier. Il faut que la fumée aide aussi à neutraliser le *daadaare*. S'il s'en prend à l'œil, on presse en plus du jus de tamarin que l'on instille dans les yeux. On fait passer dans les narines des bâtonnets de moelle de tige de mil imbibés d'eau de tamarin.

« Durant la maladie, on ne se baigne plus, depuis les macules durant la phase des *fuufre heccere* jusqu'à celle des *fuufre worDunde* (pustules purulentes). Cependant, on se lave tout de même le visage.

« Pour notre cas, s'agissant de mon mari et de moi, on creva nos pustules à l'aide d'épines de *kooraahi* (*Acacia ataxacantha*)¹³. L'opération fut pratiquée par une femme *giziga* de Maroua, islamisée, ayant aussi réchappé de la variole. Lorsque les pustules crevées étaient encore humides, nos serviteurs ont fait frire du sable. Lorsqu'il a atteint une certaine température, il a été étalé sur des nattes. On nous a roulés dessus un bon moment. Après que les croûtes furent apparues, on nous conduisit au bain. Un sillon avait été creusé en terre, qui permettait à une personne de s'asseoir, jambes étendues, les mains entre les cuisses. On versa sur nous une décoction de feuilles de tamarinier. Nous ne devons faire aucun geste afin qu'aucune goutte, ni squame ne tombe hors du trou. Toute l'eau qui ruisselle sur le corps doit pénétrer dans le trou. Si les gouttes s'éparpillent, alors la variole reviendra sur ce lieu. »

¹¹ *kalifaaje*, dans le sens de *confier quelque chose à quelqu'un*.

¹² Ce *lawan* de Gazawa fut chef de 1880 à 1894.

¹³ L'épine d'*Acacia ataxacantha* est utilisée surtout par les *Giziga Bi Marva* pour cette opération. Dans les mythes, cet épineux abrita les premiers *Giziga* et le lion. Il fut l'habitation des ancêtres des chefs *Bi Marva*, alors chasseurs.

Récit 4

Danna Maliki, femme fulBe du quartier Zokok (à Maroua), 45 ans

« En 1961-1962, l'épidémie de variole avait attaqué de nombreuses personnes à Maroua. Je fus touchée parmi les dernières. J'avais 14 ans. Tout l'arrière de l'Hôpital Central, à l'emplacement des bâtiments de la SNEC, avait été aménagé pour abriter les gens placés en quarantaine. Il y avait des dizaines et des dizaines d'auvents pour les recevoir.

« Pourtant, un grand nombre répugnèrent à envoyer leurs malades à l'hôpital car on y mourait aussi. Je vis beaucoup de gens autour de moi être emportés par la variole¹⁴. Les familles s'en remettaient à Dieu qui a seul le pouvoir de guérir de la variole. Notables et grands commerçants se faisaient soigner à domicile. Curieusement, beaucoup en réchappèrent.

« À la demande de l'administration, le Lamido avait envoyé le *magajji* (= notable) et ses gens pour recenser, quartier par quartier, les personnes ayant survécu aux épidémies de variole. Ces dernières étaient convoquées pour assister les malades. En fait, elles ne servirent que d'intermédiaires entre les familles et les infirmiers qui avaient seuls accès aux malades. Ils prélevaient une petite partie des sommes envoyées aux malades, que les infirmiers devaient gérer. Les infirmiers se montrèrent de plus en plus avides, ne laissant presque rien aux malades. Par ailleurs, les sommes prévues pour rétribuer les anciens varioleux réquisitionnés ne leur parvinrent jamais.

« À l'hôpital, on nous "injectait" et on nous faisait prendre des comprimés trois fois par jour. Après que les pustules avaient crevé (*puYe BoorDuDe*), on nous tamponnait la peau avec du permanganate, du bleu de méthylène et de la « promaline » (un antiseptique : la formaline). Quand les pustules eurent tendance à sécher, on mit un liquide visqueux qui rappelait le *kosam pendiDam* (sorte de yaourt), d'une odeur âcre. Tous les soins étaient supervisés par un médecin blanc.

« La presque totalité des malades pratiquaient, à l'insu des médecins, mais avec la complicité des infirmiers, des traitements traditionnels. On mettait de la pommade dans les yeux, mais les parents imposaient que l'on continue à verser du jus de tamarin. Les médecins recommandaient de donner des plats plus nutritifs aux patients, mais les familles s'entêtaient à n'apporter que des sauces de *wanko* et de *follere*, avec parfois un peu de poisson sec, le tout salé avec un *cukkuri* fait à partir de lixiviation de cendres d'excrément humain. Ce *cukkuri* là était également bu et, comme le *wanko*, il devait empêcher que le *daadaare* ne sorte au niveau de la gorge. Le *daadaare* de la peau était frotté en cachette avec des feuilles de *Celtis integrifolia*. Les infirmiers, toutefois, interdisaient de chauffer le sable et d'y rouler les malades, comme on le faisait pour ceux demeurés dans leur *sare*.

« Depuis le déclenchement de la maladie, le patient ne s'amuse pas avec l'eau, il ne se baigne surtout pas. Lorsque les croûtes vont tomber, en plus des soins donnés par l'hôpital, il faut alors impérativement avoir recours à une décoction de feuilles de tamarinier ou de *Piliostigma reticulatum*, que l'on se revend entre malades.

¹⁴ DELAS et ROGUET (1963), signalent 435 cas de variole et 80 décès pour Maroua en 1962. Ce chiffre, très sous-estimé, ne prend pas en compte tous les décès des malades restés à domicile.

« Même quand nous avons eu l'impression d'être guéris, quand les croûtes étaient sur le point de tomber, on nous gardait toujours. Nous implorions le major (infirmier major) pour partir et nous avions l'impression d'être en prison¹⁵. Lorsque la dernière croûte fut tombée, je fus libérée. Au *sare*, on a fait pour moi une grande fête, comme pour une naissance. »

¹⁵ L'expression en foulfouldé pour être à l'hôpital atteste de cette connotation hôpital/prison. On dit *be nangi a hôpital* = ils sont retenus à l'hôpital.